

LA DEGRADATION DE LA QUALITE DE L'ESPACE RURAL A COMMENCE
AVANT L'UTILISATION DES ENGRAIS ET DES PESTICIDES

par
 Jean LECLERCQ
 Professeur à la Faculté des Sciences Agronomiques
 GEMBLoux

Bien plus, les hommes par égoïsme ou insouciance, semblent travailler à la destruction de leur propre espèce; pour satisfaire leur avidité du moment, ils arrachent les arbres qui protégeaient le sol, et le sol devient stérile tandis que les sources tarissent...

LAMARCK (1818).

On a pu penser que l'homme a commencé à modifier fortement son environnement et à provoquer des déséquilibres irréversibles dans celui-ci à partir du Néolithique, c'est-à-dire quand il est devenu un agriculteur, ayant appris à cultiver les premières céréales, ayant domestiqué le Boeuf ou le Zébu, la Chèvre, le Mouton et le Porc, ayant inventé la pierre polie, la roue, le levier, l'échelle, le tissage, la poterie. Mais on a maintenant beaucoup de raisons de croire que de graves perturbations avaient déjà été déterminées par l'homme encore simplement chasseur et grappilleur au Paléolithique car alors il faisait déjà usage du feu, avec ses armes rudimentaires il parvenait quand même à faire des charniers et d'ailleurs dans beaucoup de parties du monde, il y a coïncidence entre l'installation des premières populations humaines et une augmentation du taux d'extinction d'animaux, notamment de grands mammifères herbivores et d'oiseaux non volants (Martin & Wright, 1967; Speight, 1974).

Cependant les dégradations préhistoriques furent bien douces devant celles que les civilisations industrielles ont entraîné, ajoutant aux effets d'une agriculture éventuellement prospère mais souvent imprévoyante, d'énormes besoins en bois pour la construction, pour les bateaux, pour la métallurgie. Darimont (1970) a très bien exposé comment cette histoire au détriment de la forêt s'est faite dans nos régions, avec "le processus de DEBOISEMENT EXTENSIF caractérisé par l'exploitation de la forêt sans souci de sa destinée, par le fait que l'on cherche à tirer le maximum de profit sans songer à régénérer le massif, par la dégradation

Extrait de "L'utilisation rationnelle des Engrais et des Pesticides", brochure à diffusion limitée, contenant les communications faites au colloque organisé par l'association "Environnement et Progrès", à Waremmé, 3 septembre 1982.

qui résulte de cette exploitation abusive, par la nécessité de chercher ailleurs et de proche en proche les produits que la forêt dégradée n'est plus à même de fournir, par la ruine générale des massifs qui s'ensuit". Certes, note-t-il dès le X^{IV}e siècle, les autorités avaient senti la nécessité de ménager la forêt et promulguèrent de nombreuses ordonnances, certaines très sévères, mais "les abus l'emportent sur les règlements et, à la fin de l'Ancien Régime, la surface boisée est détruite ou ruinée", et "le mouvement de dégradation se poursuit jusqu'au milieu du X^{IX}e siècle".

Darimont (1970) énumère les opérations de l'agriculture extensive qui répétées pendant des siècles, ont dégradé et fait régresser la forêt spontanée de nos régions : essartage, cherbottage, cendrillage, sartage, soutrage, étrépage, écobuage, pacage, - autant de mots qui n'ont plus usage ni signification aujourd'hui. Or à cela, il faut ajouter les énormes prélèvements de bois qui furent faits pour l'industrie avec ses fonderies, forges, clouteries, platineries, verreries, tanneries, briqueteries, fours à chaux, brasseries, distilleries et bien sûr métiers du bois. On assure que pour affiner une tonne de fer, il fallait 15 000 m³ de charbon de bois, que les forges et les verreries ne pouvaient guère fonctionner plus de 10 ans au même endroit ! Il est difficile de conjecturer ce que le sol, la flore et la faune de nos régions ont pu perdre irréversiblement du fait de ces agressions. Mais on peut croire que dans d'autres parties du monde, avec un sol moins fertile, un régime des eaux moins généreux et un climat moins tempéré, l'Ancien Régime se serait achevé dans un désert.

Au cours du X^{IX}e siècle, l'essor de l'industrie, le développement des voies de communication et l'augmentation de la population humaine apportaient, à première vue, les conditions de la désertification finale. On y a échappé pour deux grandes raisons :

1. On a été amené à séparer nettement les domaines de l'agriculture intensive avec ses pâturages, vergers et champs de ceux de la forêt; la première n'étant plus prédatrice de la forêt, celle-ci étant non plus regardée comme une ressource sauvage spontanément renouvelée mais comme l'objet de la SYLVICULTURE. L'agriculture intensive et la sylviculture ont donc pris des soucis de prudence et de prévoyance; on a cherché à fonder les progrès de l'une et de l'autre sur des connaissances scientifiques.

2. L'essor de l'industrie et le développement du commerce international ont impliqué qu'on fasse venir d'ailleurs des quantités considérables d'aliments et de matériaux, y compris le charbon pris dans le sous-sol, les engrais importés de pays lointains, etc.

Ces dernières décennies, nos régions rurales ont été transformées comme jamais auparavant du fait de la mécanisation de l'agriculture, de l'empiètement des lotissements, des installations industrielles, des voiries élargies et asphaltées. Il y a aussi toutes sortes de pollution, les inquiétudes au sujet de la qualité des aliments produits avec le secours d'engrais et de pesticides très efficaces. Il y a la prise de "conscience écologique" qui s'est manifestée jusqu'à la forme du combat politique. Il est normal que, dans ces conditions, se soit développée la nostalgie de la Belle Epoque où l'espace rural était plus harmonieux, plus naturel, plus calme, plus sain.

Pourtant, déjà alors, il y avait lieu de se tracasser au sujet de la destinée des flores et des faunes indigènes, même si on avait évité le pire grâce à l'agriculture intensive, à la sylviculture, à l'importation, à la sagesse du Code rural et du Code forestier. Un témoignage remarquable de ces soucis précurseurs est donné précisément pour la commune dans laquelle nous sommes réunis aujourd'hui, par un des plus célèbres habitants de Waremmes, le Baron Edmond Miché de SELYS LONGCHAMPS, ardent politicien libéral et grand zoologiste, auteur d'ouvrages de base sur la faune belge, sur les papillons, sur les libellules, né en 1813, mort en 1900.

A la séance publique de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique, le 16 décembre 1897, de SELYS LONGCHAMPS lut une note très documentée, intitulée : "Le déclin d'une faunule"; je vous en apporte quelques extraits :

"... Il s'agit en un mot d'une faunule dont j'ai pensé qu'il y avait un certain intérêt à apprécier le déclin depuis les trois premiers quarts de ce siècle, et les causes auxquelles on peut l'attribuer.

J'étais à même de faire ce petit travail, ayant habité constamment la localité de Longchamps-sur-Geer (près de Waremmes) et m'étant occupé dès mon enfance à en observer et à en recueillir les productions naturelles pendant plus de soixante-dix ans; ce qui m'a permis de constater les changements qui se sont montrés dans l'existence de certaines espèces et dans le nombre des individus observés pendant un laps de temps relativement court, puisque ce n'est que l'espace d'une vie humaine.

J'ai dressé la liste des animaux invertébrés et de plusieurs ordres ou familles d'insectes (Lépidoptères, Névroptères, Orthoptères) dont je me suis plus spécialement occupé, ainsi que celle des mollusques observés.. (Ces documents figurent comme annexes à ce discours). Les remarques dont je les ai accompagnées se résument en ceci : la faune s'est appauvrie quant au nombre des individus, pour beaucoup d'espèces, et plusieurs d'entre elles semblent disparues en tant qu'habitants réguliers de ce petit territoire, type de la Hesbaye...

... Les causes principales auxquelles je crois pouvoir attribuer l'appauvrissement de la faune, depuis soixante-dix ans, sont les suivantes :

- La suppression des jachères qui se fit graduellement pendant le premier quart du siècle et modifia notablement la végétation en faisant disparaître nombre de plantes dont vivaient différents animaux. En même temps, quelques terrains vagues, encore existants alors, étaient défrichés et mis en culture, on supprimait les larges et hautes haies presque à l'état sauvage, où nichaient les petits oiseaux; puis on les remplaçait par des clôtures régulièrement ciselées...

- L'extension considérable de l'élevage a occasionné dans presque tous les vergers la mise en pâture du bétail dès le commencement du printemps, tandis qu'autrefois on y récoltait en juin ou juillet seulement le premier foin, asile de beaucoup d'oiseaux et d'insectes...

- Le sol n'est plus guère emblavé qu'en betteraves, pommes de terre, trèfles et céréales, et les herbes sauvages y sont soigneusement sarclées. Autrefois, la végétation spontanée y trouvait place et les grandes cultures que je viens de citer étaient entremêlées d'autres récoltes qui ont presque complètement disparu, telles que féverolles, vesces, carottes, turneps, navets, sarrassin, spargule, navette, chancre et même le lin, où les oiseaux se fixaient, ainsi que les insectes et trouvaient chacun leur nourriture.

... On pourrait se demander aussi, si l'odeur cadavérique si répugnante des silos de pulpes de betteraves en putréfaction que nous humons bien malgré nous, n'est pas une des causes qui concourent à la diminution ou à l'éloignement de nos insectes. Ces silos en putréfaction renferment un principe si toxique, que lorsqu'à la fonte rapide des neiges, des eaux s'en coulent, les arbres et les buissons que ces ruisseaux temporaires ont atteints périssent en peu de semaines.

Dans le même ordre d'idées, on citait dernièrement les ravages que causent parmi le gibier le sulfatage des pommes de terre, ainsi que l'emploi de certains engrais chimiques...

Les eaux résiduelles des sucreries de betteraves, déversées dans le Geer, ont complètement empoisonné cette rivière et fait périr les poissons, les mollusques et les insectes qui y vivaient...

L'établissement du chemin de fer de l'Etat et celui du tramway vicinal de Huy-Waremme-Oreye expliquent aussi la diminution des oiseaux...

On peut aussi considérer comme expliquant la diminution du nombre de nos oiseaux la transformation en rues en parties bâties, des anciens chemins aboutissant à la ville qui, auparavant, étaient bordés de vergers et de prairies, plantés d'arbres...

Aujourd'hui la transformation est notable. Elle est le résultat de l'établissement de diverses fabriques et industries et de l'augmentation de la population qui, de quinze cents habitants vers 1830, a plus que doublé.

... L'espèce humaine se multiplie, vivant d'abord des productions naturelles qu'elle rencontre autour d'elle, puis défriche, cultive, construit, développe tous les progrès matériels, s'approprie miraculeusement, par l'observation et l'étude, la connaissance des choses; mais lorsque l'équilibre a été finalement rompu dans l'ordre et la répartition des productions naturelles, l'appauvrissement survient et justifie la parole de ceux qui disent : l'homme finit par établir le désert autour de lui..."

Nous n'avions pas connaissance de cette étude de de SELYS - LONGOSAMPS (1897) quand en 1954, avec Charles Jeuniaux et Ernest Schoffeniels, nous avons publié un rapport sur la situation de la faune autochtone dans la région Liégeoise. Nous avons de quoi être beaucoup plus pessimistes et encore plus critiques, notamment vis-à-vis de l'usage abusif des pesticides et l'irresponsabilité de certaines pratiques en matière d'agriculture et d'aménagement du territoire.

Nous n'étions pas seuls, même alors, à crier casse-cou : des appels en faveur de la protection de la nature venaient de la plupart des chaires et des institutions botaniques et zoologiques du pays, des sociétés de naturalistes, des associations pour la défense de tels sites ou de telle région, parfois d'un esthète ou même d'un urbaniste. Chacun tirait des arguments très pertinents de ses souvenirs, de l'observation directe de dégradations dans les paysages les florules et les faunules.

Mais quelque chose tardait à venir : des chiffres pour évaluer objectivement l'intensité des régressions de la faune et de la flore, de la dégradation des biotopes.

On a de ces précisions chiffrées maintenant grâce, à la comparaison des observations et collections botaniques et zoologiques faites en Belgique depuis plus d'un siècle, par des naturalistes assez nombreux, souvent bénévoles, en tous cas zélés et compétents. Cette comparaison a été faite notamment en présentant les données d'inventaires (observations, récoltes) synoptiquement, dans des tableaux ou sur des cartes quadrillées, en opposant les données les plus anciennes ou plus ou moins anciennes aux résultats des enquêtes contemporaines.

Voyons d'abord pour la flore. Après avoir comparé les données floristiques accumulées depuis 1850, Delvosalle, Demaret, Lambinon et Lawalrée 1969 concluent : "sur quelque 1300 espèces de Ptéridophytes et de Spermatophytes, 59 ont disparu, 71 sont menacées de disparaître dans un avenir rapproché, 151 autres se sont très raréfiées dans tout le territoire et 38 se sont fortement raréfiées dans une partie étendue de la Belgique. Sur quelque 600 espèces de Bryophytes (' = mousse'), on doit considérer que 114 ont vraisemblablement disparu et que 34 sont plus ou moins directement menacées de disparition".

Maintenant pour les insectes. Une estimation a été faite après la publication des 1600 premières cartes de répartition d'espèces d'insectes de la faune belge, cartes sur lesquelles on a marqué différemment l'occurrence des espèces avant 1950 et à partir de 1950, période certes plus courte mais au cours de laquelle les récoltes et enquêtes ont été considérablement intensifiées (Leclercq, Gaspar, Marchal, Verstraeten, et Wonville, 1980). Nous n'avons pas tenu compte des espèces très rares, trouvées autrefois, non retrouvées depuis 1950, qui furent peut-être des visiteurs occasionnels ou qui sont difficilement trouvable de tout temps. Pour les autres, nous avons pris des critères très sévères pour retenir l'hypothèse d'une nette raréfaction ou de la disparition. Alors, quand même, nous sommes arrivés à une "première liste rouge" de 181 espèces sérieusement menacées ou disparues, plus 15 autres pour lesquelles l'hypothèse d'un déclin est aussi plausible. Sur un total de 1600 espèces, cela fait donc 11 sinon 12 % de l'entomofaune examinée, c'est-à-dire un pourcentage semblable à ce que les botanistes précités avaient trouvé pour les plantes vertes : sur 1300, 151 qui "se sont raréfiées dans tout le territoire" à partir d'une prospérité apparemment bien assurée autrefois.

Pour les vertébrés ? L'expérience commune a appris depuis longtemps, même aux gens les plus incompetents, que les poissons, les reptiles les amphibiens, les oiseaux, les mammifères sauvages et non nuisibles ne sont plus représentés avec les effectifs et la diversité d'autrefois.

Mais il fallait aussi pour eux, circonstancier, chiffrer, cartographier. C'est fait dans le volumineux rapport remis cette année au Ministre de la Région Wallonne pour l'Eau, l'Environnement et la Vie Rurale, par mes collègues Ch. Jenuniaux, J.C. Ruwet, P. Devillers et leurs collaborateurs. La publication de ce rapport ne devrait pas tarder. On y retrouvera la démonstration que les agressions plus intenses subies par nos régions rurales depuis vingt ou trente ans viennent aggraver une situation qui n'était déjà plus brillante.

Amorcée depuis longtemps, progressive, de plus en plus évidente, la catastrophe écologique est donc bien en marche, avec ses aspects les plus dramatiques parce qu'irréversibles : l'extinction d'espèces d'êtres vivants. On n'a absolument pas disculpé les pesticides et les polluants modernes en reconnaissant qu'ils ne furent pas les premiers coupables. Ils ont simplement le pouvoir de donner le coup de grâce à ce grand malade qu'est déjà l'environnement ici et ailleurs.

OUVRAGES CITES

- DARIMONT F., 1970, L'évolution des terrains boisés dans la région Liégeoise. *Lejeunia*, n° 52, 87 pages.
- DELVOSALIES L., DEMARET F., LAMBINON J., LAWALREE A., 1969, Plantes rares disparues ou menacées de disparition en Belgique : l'appauvrissement de la flore indigène. Ministère de l'Agriculture, Admin. Eaux & Forêts, service des réserves naturelles domaniales et de la conservation de la nature, travaux n° 4, 128 pages.
- LEMARCK J.B., 1818, article "Home", P. 371 dans DETERVILLE, nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, Paris.
- LECLERCQ J., GASPARD Ch., MARCHAL J-L., VERSTRAETEN Ch. et WONVILLE C., 1980, Analyse des 1600 premières cartes de l'atlas provisoire des insectes de Belgique, et première liste rouge d'insectes menacés dans la faune belge. Notes fauniques de Gembloux, n°4, 104 pages.
- LECLERCQ J., JEUNIAUX Ch. et SCHOEFFENEILS E., 1954, La situation et l'importance économique de la faune autochtone dans la région Liégeoise. *Nouvelle revue wallonne*, tome 6 (n°4) et 7 (n°1), 30 pages.
- MARTIN P.S., et WRIGHT H.E., (éditeurs), 1967, Pleistocene extinctions : the search for a cause. Yale Univ. Press, New Haven.
- SELYS-LONGCHAMPS E., 1897, Le déclin d'une faunule. *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Sciences*, 3e série, tome 34, pp. 1139-1178.
- SPEIGHT M., 1974, Natural resources : Man's influence in the past and its relevance today. *Towards survival* (Coventry), n° 24, 8 pages.